

de la servitude que cette crainte m'imposait. Pourquoi craindre le mal; si j'en ai toujours l'antidote? Sans vous la mort est un joug insupportable: avec vous elle est un remède, et un passage à la vie. Que je suis heureux! On m'apporte votre précieux corps: vous venez chez moi, hôte céleste! C'est à ce coup que je puis dire: *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison*¹. Vous y venez néanmoins; vous y entrez; vous y êtes; et ce n'est pas encore assez pour votre amour: la maison où vous voulez entrer, c'est mon corps.

C'est ici le temps de se souvenir de votre mort; de cette mort par laquelle la mort a été vaincue; de cette mort qui nous fait dire avec confiance: *O mort, où est ton aiguillon? O mort, où est ta victoire*²? de cette mort par laquelle est accomplie cette parole: *Je romprai votre pacte avec la mort; et votre alliance avec le tombeau ne subsistera plus*³. Et encore: *La mort sera précipitée à jamais dans l'abîme*⁴. *Faites ceci en mémoire de moi: souvenez-vous de ma mort: annoncez-la*⁵.

O Seigneur! on m'a annoncé la mienne; mais qu'on m'annonce la vôtre, et je ne craindrai plus rien. Oui, maintenant je pourrai chanter avec le Psalmiste: *Si je marche au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai rien, parce que vous êtes avec moi*⁶. Ah! doux souvenir que celui de votre mort, qui a effacé mes péchés, qui m'a assuré votre royaume! Mon Sauveur, je m'unis à votre agonie: je dis avec vous mon IN MANUS: *Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains*⁷. *Seigneur Jésus, recevez mon esprit*⁸. Quoi, vous le venez querir vous-même pour le présenter à votre Père! C'en est fait: *tout est consommé*⁹. Je veux mourir comme vous en disant cette parole: *Tout est consommé: je n'ai plus rien sur la terre, et votre royaume va être mon partage. Tout est consommé; je vois votre royaume céleste, ce sanctuaire éternel, s'ouvrir pour me recevoir par grâce, par miséricorde, en votre nom, ô Jésus!* A ce coup sera accomplie cette parole: *Qui me mange demeure en moi, et moi en lui*¹⁰. Je ne vous quitterai plus. Maudite soit ma malheureuse et criminelle inconstance, qui m'a fait quitter tant de fois un si bon maître! Et maintenant, mon Sauveur, je serai toujours avec vous: vous m'allez marquer de votre sceau. Ah! Seigneur, gardez-moi jusqu'au dernier soupir, et que je le rende entre vos bras!

Et ce corps, que deviendra-t-il? Le voilà uni à votre. Par votre corps ressuscité, je ressusciterai tout nouveau: je ne laisserai à la terre que la mortalité. Je vis dans cette espérance; mais j'y meurs. Je meurs tous les jours, puisque je ne cesse d'avancer au dernier moment. Mes jours se dissipent comme une fumée, s'en vont comme une eau rapide, dont on ne peut arrêter le cours. Dans un moment on passera où j'étais, et l'on ne m'y trouvera plus. Voilà sa chambre, voilà son lit, dira-t-on; et de tout cela,

¹ Matth. VIII, 8. — ² I. Cor. XV, 55. — ³ Is. XXVIII, 10. — ⁴ Ibid. XXV, 8. — ⁵ I. Cor. XI, 24, 25, 26. — ⁶ Ps. XXXI, 4. — ⁷ Luc XXIII, 46; Ps. XXX, 6. — ⁸ Act. VII, 58. — ⁹ Joan. XIX, 30. — ¹⁰ Ibid. VI, 57.

il n'en reste plus que mon tombeau: où l'on dira que je suis; et je n'y serai pas: il n'y aura qu'un reste de moi-même; et ce reste, tel quel, diminuera à chaque moment, et se perdra à la fin.

Que cela est triste! Oui, si je n'avais pas votre corps pour me redonner la vie. Cette espérance me soutient. Je veux toujours me regarder en état de mort; me confesser comme un mourant; communier comme un mourant; me disposer à chaque fois comme si j'allais mourir. Je meurs: fermez-moi les yeux: que je ne voie plus les vanités: enveloppez-moi de ce drap: je n'ai plus besoin d'autre chose: rendez-moi ma pauvreté naturelle: mettez-moi en terre. C'est là d'où je viens selon le corps, c'est là où il faut que je retourne; c'est là ma mère qui m'a engendré pour mourir: elle m'enfantera un jour, pour ne mourir plus. Ne parlons donc point de mort; ce n'est plus qu'un nom: il n'y a de mort que le péché.

LII^e JOUR.

L'eucharistie jointe par Jésus-Christ au banquet ordinaire, figure de la joie du banquet éternel. *Ibid.*

Une des observations les plus nécessaires dans l'institution de l'eucharistie, c'est que Jésus-Christ l'a faite dans un banquet ordinaire, en conversant à l'ordinaire avec ses disciples, sans marquer de distinction entre ce qui regardait le repas commun, et ce qui regardait ce divin repas où il se devait donner lui-même. *Pendant qu'ils soupaient*, dit saint Matthieu, *il prit du pain, le rompit, et leur dit: Prenez et mangez: Ceci est mon corps*¹. Il continue: il achève le souper; et après le souper, disent saint Luc et saint Paul², *il prit le calice, et il dit: Ce calice, et le breuvage que je vous présente, est le nouveau Testament par mon sang*. Puis il continue son discours, et il dit selon saint Luc: *La main de celui qui me trahit est avec moi à la table*³; et selon saint Matthieu: *Je ne boirai plus de ce fruit de vigne, jusqu'à ce que je le boive nouveau dans le royaume de mon Père*⁴: toutes paroles qui n'appartiennent point à l'institution, et dont aussi saint Paul ne rapporte rien, encore qu'il se fût proposé de raconter toute l'institution de ce mystère, comme la suite de son discours le fait paraître. On ne dira pas qu'il n'y ait rien de singulier et d'extraordinaire dans le banquet eucharistique: toutes les paroles de l'institution marquent le contraire. Mais cet extraordinaire et ce divin qui paraît dans cet endroit du banquet, est joint et continué avec tout le reste; et il semble que le repas eucharistique ne fasse qu'une partie du repas commun, que Jésus fit avec les siens.

Ce qui se présente d'abord, pour entendre ce mystère, c'est que manger et boire ensemble est parmi les hommes une marque de société. On entretient l'amitié par cette douce communication: on partage ses biens, ses plaisirs, sa vie même avec ses amis: il semble qu'on leur déclare qu'on ne peut vivre sans eux, et que la vie n'est pas une vie sans cette société:

¹ Matth. XXVI, 26. — ² Luc. XXII, 20. I. Cor. XI, 25. — ³ Luc. XXII, 21. — ⁴ Matth. XXVI, 29.

Mangez, buvez, mes amis: enivrez-vous, c'est-à-dire, réjouissez-vous, mes très-chers, disait l'Époux à ses amis¹. Et la sagesse, pour nous inviter à sa compagnie, n'a rien à nous proposer de plus attirant, qu'un repas qu'elle nous prépare: *Venez, mes amis, mangez mon pain, buvez le vin que je vous présente*².

C'était aussi pour cette raison que Dieu ordonnait à son peuple de venir au lieu que le Seigneur avait choisi, pour y faire bonne chère devant le Seigneur avec tout ce qu'on avait de plus cher, avec son fils, avec sa fille, avec tout son domestique, avec son serviteur et sa servante, avec ceux qu'on honorait le plus, avec le Lévitte qui demeurait dans son pays³, sans oublier l'étranger, non plus que la veuve et l'orphelin; et, à plus forte raison, sous oublier ses voisins, ses proches, afin qu'ils fussent rassasiés des biens que le Seigneur nous avait donnés, et partageassent notre joie⁴.

Ces festins et cette joie ont été la cause que la béatitude céleste nous est représentée comme un banquet. *Il en viendra d'Orient et d'Occident*, dit le Sauveur; *et ils se mettront à table avec Abraham, avec Isaac et avec Jacob*⁵. Et lui-même, à la fin des siècles, *il fera mettre à table ses bons serviteurs; passant de table en table, il les servira*⁶. Et le jour même de la cène, pour appliquer cette idée au festin qu'il venait de faire avec ses disciples, il leur dit: *Je vous prépare le royaume que mon Père m'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume*⁷.

Il voulait donc que la cène fut un véritable festin, pour lier la société entre ses disciples, et leur figurer la joie de ce festin éternel, où ils seront rassasiés et enivrés de l'abondance de sa maison, et abreuvés du torrent de sa volupté⁸. C'est pourquoi il célébra ce divin banquet sur le soir, à la fin du jour, en figure de ce souper éternel qu'il nous fera à la fin des siècles, lorsque toutes choses seront consommées.

C'est encore ce qu'il voulait dire lorsqu'en prenant selon la coutume la coupe de vin, dont tout le monde buvait dans les festins en signe de société, il la présenta à ses disciples, en leur disant: *Partagez-la entre vous: pour moi, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu vienne*⁹. Saint Luc marque expressément cette action et cette parole avant l'institution de l'eucharistie: et Jésus-Christ répéta la même parole, après avoir consacré le saint calice, en disant: *Je vous le dis, je ne boirai plus de ce fruit de vigne, dont j'ai bu avec vous dans tout ce repas, et dont je me suis servi pour en faire mon sang, jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père*¹⁰.

Attendons-nous donc à ce repas éternel, où le pain des anges nous sera donné à découvert; où nous serons enivrés et transportés de la volupté du Sei-

¹ Cant. V, 1. — ² Prov. IX, 4. — ³ Deut. XII, 5, 7, 12, 18. — ⁴ Ibid. XXVI, 11, 12, 13. — ⁵ Matth. VIII, 11. — ⁶ Luc. XII, 37. — ⁷ Ibid. XXII, 29, 30. — ⁸ Ps. XXXV, 9. — ⁹ Luc. XXII, 17, 18. — ¹⁰ Matth. XXVI, 29.

gneur, et des ravissantes délices de son amour. Le festin de Notre-Seigneur en était l'image: et pour imiter son exemple, c'était aussi dans des festins que les premiers chrétiens célébraient l'eucharistie: comme saint Paul le fait bien voir dans la première Épître aux Corinthiens¹. Le festin de l'eucharistie conserva toujours cette forme primitive, jusqu'à ce que les abus la firent changer: mais elle n'en a pas moins pour cela la force d'un banquet d'union et de société entre les frères, et d'espérance pour le repas éternel de Dieu.

Fréquentons donc ce sacré repas de l'eucharistie, et vivons en union avec nos frères: fréquentons-le, et nourrissons-nous de l'espérance de la joie céleste: mangeons ce pain qui soutient l'homme: buvons ce vin qui lui doit réjouir le cœur; et disons avec un saint transport: *Ha! que mon calice enivrant est exquis*²!

Jésus-Christ s'est servi de pain et de vin pour nous donner son corps et son sang, afin de donner à l'eucharistie le caractère de force et de soutien, et le caractère de joie et de transport; et afin aussi de nous apprendre, par la figure de ces choses qui font notre aliment ordinaire, que nous devons tous les jours non-seulement soutenir, mais encore échauffer notre cœur; non-seulement nous fortifier, mais encore nous enivrer avec lui, et boire à longs traits dès cette vie l'amour qui nous rendra heureux dans l'éternité.

LIII^e JOUR.

L'eucharistie unie par Jésus-Christ au repas commun, est plus semblable à l'ancienne pâque. *Ibid.*

On peut encore remarquer un autre dessein, qui a porté Notre-Seigneur à unir ensemble le festin de l'eucharistie, au repas ordinaire; qui était de le rendre plus semblable à l'ancienne pâque, qui faisait aussi partie du repas commun. Il y avait cette différence, que l'ancienne pâque ne se faisait qu'une fois l'année; mais maintenant, chaque jour on célèbre la nouvelle pâque: tous les jours des chrétiens sont une fête: leur vie est une éternelle solennité: ils doivent aussi toujours être en joie, comme saint Paul le leur dit sans cesse: et c'est par là qu'ils sont initiés à la joie et à la gloire éternelle.

L'année signifiait aux Juifs l'éternité tout entière et l'universalité des siècles. Mais maintenant chaque jour nous la signifie: nous sommes plus proches qu'eux de l'éternité, et l'idée nous en doit être plus présente.

La pâque se célébrait une seule fois; l'entrée du souverain pontife dans le sanctuaire une seule fois: tout cela pour figurer qu'en effet il n'y a qu'une seule pâque, qui est celle de Jésus-Christ. Car s'il y a aussi une pâque et un passage pour nous, c'est en lui; et il faut qu'il passe dans sa gloire tout complet, c'est-à-dire le corps et les membres. Il n'y a non plus qu'une seule entrée du même Jésus, souverain pontife, dans le ciel³; lorsqu'il y entre pour nous et pour lui, et qu'il nous y va préparer la

¹ I. Cor. XI, 20, 21 et seq. 34. — ² Ps. XXII, 5. — ³ Hebr. VI, 19, 29; IX, 7, 11, 14.

place. Il ne passe donc qu'une fois, il n'entre qu'une fois dans le sanctuaire à ne regarder que sa personne; mais dans ses membres il passe tous les jours au ciel : tous les jours il entre dans le sanctuaire : et l'eucharistie célébrée tous les jours, tous les jours nous représente ce mystère. Passons donc tous les jours à Dieu : passons en Jésus-Christ de plus en plus; que sa vie paraisse toujours de plus en plus dans la nôtre, par l'imitation des vertus qu'il a pratiquées. Entrons tous les jours dans son sanctuaire : entrons-y par la foi; courons-y par de saints desirs : c'est célébrer tous les jours le banquet de Jésus-Christ, comme le doit un chrétien.

LIV^e JOUR.

L'eucharistie jointe au repas commun, apprend à sanctifier tout ce qui sert à nourrir le corps. *Ibid.*

Je dirai tout, Seigneur : je me dirai à moi-même, et je dirai à tous ceux à qui je destine cet écrit : et je le destine à tous ceux que vous avez mis spécialement à ma garde, selon que je les croirai disposés à en profiter, et à tous ceux à qui vous permettrez qu'il tombe entre les mains : je leur dirai, mon Sauveur, tout ce que vous me mettrez dans l'esprit sur vos saints mystères, dans votre sainte parole. Je vois encore une autre raison qui vous a porté à unir l'eucharistie au repas commun : vous vouliez sanctifier toute notre vie, dans l'action qui l'entretient et la fait durer : vous vouliez que la nourriture corporelle fût accompagnée de la spirituelle, afin que nous apprissions à faire tout en esprit, même les choses qui devaient servir à sustenter notre corps. Nous ne devons nourrir ce corps, que pour être un digne instrument à l'esprit : nous devons prendre le manger et le boire dans cet esprit. L'eucharistie, prise devant le repas, devait être un tempérament salutaire au plaisir des sens, de peur que nous ne nous y laissassions emporter, et qu'il ne prit le dessus. Mais encore que l'Église, à qui Jésus-Christ a laissé la dispensation de ses mystères, dans la suite ait séparé, et très-sagement, ce que Jésus-Christ semblait avoir uni, et qu'elle célèbre l'eucharistie hors du repas ordinaire; le dessein de Jésus-Christ n'est pas anéanti : l'instruction qu'il nous a donnée subsiste toujours. Quand nous faisons nos repas, nous devons toujours nous souvenir que, selon l'institution primitive de l'eucharistie, elle devait les accompagner; que Jésus-Christ l'a fait ainsi; que l'Église l'observait ainsi sous les apôtres : qu'alors donc on voulait apprendre aux chrétiens que toutes leurs actions, et même les plus communes, devaient être faites saintement. Cette instruction subsiste toujours. En mangeant et en buvant, songeons à ce boire et à ce manger spirituel de la table de Notre-Seigneur : ayons l'esprit appliqué aux choses célestes : n'en quittons point la pensée durant nos repas. Si nous ne pouvons pas les accompagner de saintes lectures, comme on le fait dans les maisons spécialement consacrées à Dieu, accompagnons-les de saints discours, du moins de saintes pensées. Ne nous livrons pas aux sens, ni à ce corps misérable qu'il serait honteux d'engraisser

et de nourrir, si on ne le nourrissait comme le ministre et le serviteur de l'esprit. Car autrement nous nourrir, ce n'est que travailler pour la mort, lui engraisser sa proie, et aux vers leur pâture. Nourrissons-nous avec règle, et, comme disait un ancien, mangeons autant qu'il est nécessaire pour nous sustenter; buvons autant qu'il convient à des personnes pudiques, qui ne veulent pas irriter les desirs sensuels. Enfin, quoi que nous fassions; soit que nous buvions, soit que nous mangions, soit que nous fassions quelque autre chose par rapport au corps, faisons-le pour la gloire de Dieu, et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père :

Le royaume de Dieu n'est pas boire, ni manger; mais justice et paix, et joie dans le Saint-Esprit.

LV^e JOUR.

Pouvoir donné à l'Église de changer ce qui n'est pas de l'essence de l'institution divine. La communion sous une espèce suffisante et parfaite. *Ibid.*

Que Jésus-Christ a donné un grand pouvoir à son Église dans la dispensation de ses mystères! Il a institué l'eucharistie dans un festin, dans un souper, sur le soir : et cela faisait à son mystère, et à notre instruction. Et néanmoins il a permis à son Église de séparer ce qu'il avait mis ensemble, encore que ses apôtres aussi eussent suivi religieusement cette institution. Et non-seulement l'Église a cessé de faire ce que Jésus-Christ avait fait, et les apôtres suivi : mais encore elle a pris la liberté d'interdire sévèrement cette pratique. C'est étant à table, et au milieu d'un repas, et y mangeant d'autres viandes, que Jésus-Christ a commandé à ses apôtres de recevoir l'eucharistie; et l'Église a bien osé le défendre, et faire une loi inviolable de communier à jeun. L'eucharistie, qui par son institution était un souper, n'en est plus un : on la prend le matin : on la prend avant toute autre viande : on la prend séparément du repas vulgaire; et il n'est plus permis de la prendre comme Jésus-Christ l'a donnée, comme les apôtres l'ont reçue.

On veut dire que c'est que tout cela n'appartenait pas à l'essence de l'institution du Sauveur. Mais le Sauveur a-t-il voulu laisser aux hommes à distinguer par leur propre sens ce qui était de la substance de son institution, d'avec ce qui n'en était pas? N'a-t-il pas voulu au contraire leur faire voir qu'il leur laissait son Église, pour être une fidèle interprète de ses volontés, et une sûre dispensatrice de ses sacrements?

Quand donc on veut s'imaginer qu'en ne recevant qu'une espèce on ne reçoit qu'une bène et une communion imparfaite, c'est qu'on n'entend pas que c'est l'Église qui sait le secret de Jésus-Christ; qui sait ce qui appartient essentiellement à son institution, ce qui doit être donné à chacun, ce qui doit être dispensé diversement, selon les temps et les conjonctures différentes.

Vous vous étonnez qu'on sépare ce que Jésus-

¹ I. Cor. X, 41. Coloss. III, 17. — ² Rom. XIV, 17.

Christ a mis ensemble, et qu'on donne le corps à manger, sans donner en même temps le sang à boire. Étonnez-vous donc aussi, de ce que la cène sacrée est séparée du souper commun. Mais plutôt ne vous étonnez jamais de ce que l'Église fait. Instruite par le Saint-Esprit et par la tradition de tous les siècles, elle sait ce que Jésus-Christ a voulu faire; et que ce qu'il a séparé par une représentation mystique, ne laisse pas d'être uni non-seulement en vertu, mais encore en substance. Il est vrai; il a fallu, pour la parfaite représentation de sa mort, que son corps parût séparé d'avec son sang, et qu'on les prit chacun à part : mais elle sait en même temps que la vertu du corps livré, n'est pas autre que la vertu du sang répandu; et que non-seulement la vertu, mais encore la substance même de l'un et de l'autre, après sa résurrection, sont inséparables.

Elle laisse donc ce corps et ce sang dans cette séparation mystique. Mais au fond elle sait bien, quelque partie que l'on prenne, qu'on reçoit la vertu du tout. Il ne faut que voir comment Jésus-Christ a célébré la cène. Car les évangélistes ont marqué distinctement, qu'il en a donné les deux parties avec quelque distance l'une de l'autre, puisqu'il a donné le corps pendant le souper, selon saint Matthieu ; et le calice du sang après le souper, selon saint Luc et saint Paul. Et non content d'avoir comme séparé ces deux actions par ce caractère, il a voulu montrer que chaque partie de son action était complète en elle-même; puisqu'il dit après chacune, comme saint Paul le marque expressément : *Faites ceci en mémoire de moi*.³ Ainsi, quelque partie que je prenne, je célèbre la mémoire de la mort de Jésus-Christ; je m'en applique la vertu tout entière; je m'incorpore à Jésus-Christ. Car ne lui suis-je pas incorporé en prenant son corps? N'est-ce pas par là que je suis fait os de ses os, et chair de sa chair, et une même chair avec lui⁴, ainsi que nous avons vu? Que me faut-il davantage pour accomplir l'œuvre de mon salut, surtout en mangeant ce corps comme le pain descendu du ciel, c'est-à-dire comme le corps d'un Dieu, comme un corps uni à la vie même, et rempli pour moi de l'esprit qui me vivifie? N'ai-je pas en même temps reçu et son corps et son esprit? Ce qui reste me peut bien donner une plus entière expression de la mort de Jésus-Christ; mais j'en ai toute la vertu dans le corps seul. Et je ne m'étonne pas si saint Paul a dit que *quiconque mange ce pain ou boit cette coupe indignement, est coupable du corps et du sang*⁵ : Oui, dit-il, et il le dit très-distinctement, quiconque reçoit indignement l'un ou l'autre est coupable de tous les deux : et par la même raison, qui participe dignement à l'un des deux honore tous les deux ensemble, et en reçoit le fruit et la sainteté; parce qu'il n'y a dans l'un et dans l'autre qu'une seule et même vertu, une seule et indivisible sainteté. Ainsi qui reçoit

¹ Matth. XXVI, 26; Marc. XIV, 22. — ² Luc. XXII, 20; I. Cor. XI, 25. — ³ I. Cor. 24, 25. — ⁴ Ephes. V, 30. — ⁵ I. Cor. XI, 27.

l'un, ou qui reçoit l'autre, ou qui reçoit tous les deux, reçoit toujours également son salut. La substance n'en est pas plus dans tous les deux que dans l'un des deux; car où est toute la substance de Jésus-Christ, là est aussi, pour ainsi parler, toute la substance du salut et de la vie. Car, comme dit l'Église elle-même, dans le saint concile de Trente¹, le même qui a dit : *Si vous ne mangez ma chair, et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous*, a dit aussi : *Quiconque mange de ce pain aura la vie éternelle* : et le même qui a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang, aura la vie éternelle*, a dit aussi : *Le pain que je donnerai, est ma chair pour la vie du monde* : et le même qui a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui*, a dit aussi : *Qui mange ce pain, vivra éternellement* : et *Qui me mange, vivra pour moi*².

Sur ce fondement inébranlable l'Église a administré la communion en plusieurs manières différentes. Elle l'a donnée dans l'Église, elle l'a portée aux absents; les malades l'ont eue sous l'une des espèces, les petits enfants l'ont eue sous l'autre; les fidèles l'ont emportée dans leur maison, encore que Jésus-Christ n'eût rien fait ni rien dit de semblable, et l'ont emportée sous la seule espèce du pain. Les Grecs ont mêlé les deux espèces, et les ont données au peuple toutes deux ensemble. Tout est bon, pourvu qu'on ait Jésus-Christ des mains de l'Église. Car c'est là l'effet véritable que doivent opérer dans chaque fidèle ces différentes manières de communier : elles doivent, dis-je, nous apprendre que la plus parfaite et la plus nécessaire disposition qu'il faut apporter à l'eucharistie, c'est d'en approcher avec un sincère et parfait attachement à l'Église. Elle est le corps de Jésus-Christ : il faut être incorporé à l'Église, pour l'être au Sauveur.

O Jésus! je le crois ainsi : malheur à ceux qui chicanent contre votre Église! C'est chicaner et disputer contre vous-même. Si l'on écoute ces chicanes, on doutera de son baptême. Vous avez dit : *Baptisez, plongez dans l'eau*, en signe qu'on est enseveli avec moi : mais votre Église se contente de jeter quelques gouttes d'eau sur la tête. Vous avez dit : *Enseignez, et baptisez; et ceux qui croiront et seront baptisés, seront sauvés*³. La foi et l'instruction sont marquées dans ces paroles comme la préparation au baptême : et au contraire, on nous baptise avant que nous soyons capables d'être instruits et de croire; et l'instruction n'est plus ce qui nous prépare au baptême, mais c'est le baptême qui nous rend dociles pour recevoir l'instruction. On nous reçoit sur la foi d'autrui; d'autres disent en notre nom : *Je crois, je renonce*; et votre Église accepte la réponse, sans qu'il en soit rien écrit dans votre parole. Quelle sûreté pour nous, si nous n'entendons que la foi constante de l'Église, que l'interprétation de l'Église, que la pratique inviolable de l'Église est aussi bien votre parole, que votre parole même rédigée dans vos Écritures! Oui, ce que

¹ Sess. XXI, cap. 1. — ² Joan. VI, 52, 54, 55, 57, 58, 60. — ³ Marc. XVI, 16.

vous avez écrit dans les cœurs, et que l'Église a toujours prêché, est la vérité. Je vis en cette foi, et je m'unis d'esprit et de cœur à votre Église et à sa doctrine; protestant sincèrement devant vous que je suis content de vos sacrements, suivant qu'elle me les administre, elle que vous en avez établie la dispensatrice.

LVI^e JOUR.

Adoration, exposition, réserve de l'eucharistie.

Mon Sauveur, puisque les chicanes des rebelles de votre Église me conduisent à une grande intelligence de votre vérité, je veux encore considérer celles qu'ils lui font sur l'adoration, sur la réserve, sur l'exposition de votre adorable sacrement.

On ne voit point, disent-ils, dans les paroles de l'Évangile, que les apôtres aient adoré le corps et le sang de Jésus-Christ en les recevant. Et voit-on qu'ils aient adoré Jésus-Christ, qui bien constamment était assis avec eux en sa forme visible et naturelle? O mon Dieu! ces disputeurs ne verront-ils jamais que, quoi qu'ils répondent, ils se font à eux-mêmes leur procès? Les apôtres adoraient-ils Jésus-Christ en sa propre et naturelle figure? Mais ils le croient sans qu'il soit écrit en ce lieu-là. Ne l'adoraient-ils pas? Et que veulent-ils donc conclure de ce qu'il n'est pas écrit qu'ils l'aient adoré dans l'eucharistie?

Mais que ces hommes, qui se croient subtils, et appellent les autres grossiers, sont grossiers eux-mêmes; puisqu'ils n'entendent seulement pas quelle est la véritable adoration! Car à nous tenir, mot à mot, à ce qui est écrit dans l'histoire de la cène, et sans chercher à suppléer un endroit de l'Évangile par les autres: croire en Jésus-Christ, lorsqu'il dit: *Prenez, mangez; ceci est mon corps*¹: le croire, dis-je, sans hésiter et sans disputer, lorsqu'il dit une chose si étonnante: faire ce qu'il dit, et manger ce pain apparent, avec une foi certaine que c'est son vrai corps; en faire autant du sacré calice: faire un acte de foi si pur et si haut, n'est-ce pas adorer Jésus-Christ? Mais discerner avec saint Paul ce corps du Sauveur; le discerner tellement qu'on entende que c'est le corps, non-seulement d'un homme, mais d'un Dieu, et le vrai pain descendu du ciel; y mettre son espérance, y chercher sa vie, y attacher tout son amour; n'est-ce pas encore l'adorer parfaitement? et qu'ajoute à cette foi la genuflexion, l'inclination du corps, son prosternement, en un mot l'adoration extérieure, sinon un témoignage sensible de ce qu'on a dans le cœur?

Croyez-vous au Fils de Dieu? dit le Sauveur à l'aveugle-né qu'il avait guéri: *Qui est-il*, répondit-il, *afin que j'y croie?* C'est celui qui vous parle, répondit Jésus: et l'aveugle repartit: *J'y crois, Seigneur; et se prosternant, il l'adora*². Que fit-il en se prosternant devant lui sinon de répéter d'une autre manière, et par un autre langage, ce *Je crois* qu'il venait de prononcer avec la bouche? Et ceux qui disent: *Je crois* sans se prosterner devant lui,

¹ *Math. XXVI, 26.* — ² *Joan. IX, 35, 36, 37.*

l'adorent-ils? ou ceux dont on n'a point écrit qu'ils l'aient fait, l'adorent-ils moins que les autres? Et cette femme qui le toucha pour être guérie³, ne l'avait-elle pas déjà adoré dans son cœur avant que de se jeter à ses pieds? Et quand les apôtres disent au Sauveur: *Seigneur, augmentez-nous la foi*⁴, ne connaissent-ils pas tout ce qu'il est, et ne l'adorent-ils pas intérieurement comme un Dieu, encore qu'alors ils ne fussent pas à genoux devant lui?

Qui ne voit donc que croire à Jésus, qui dit: *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*: et les recevoir dans cette foi, et discerner que ce corps est le corps d'un Dieu, par lequel la vie nous est donnée; quand on n'y verrait que cela, et qu'on ne trouverait pas dans le reste de l'Écriture ce qui est dû à Jésus-Christ, c'est un acte d'adoration de la nature la plus haute, et que tous les prosternements qu'on fera à Jésus-Christ n'en seront que l'expression et le témoignage? C'est donc avec raison qu'on joint dans l'eucharistie l'adoration intérieure et l'extérieure, c'est-à-dire, le sentiment et le signe, la foi et le témoignage. C'est avec raison, comme le rapportent les saints, qu'on manifestait au dehors, par la posture du corps, l'abaissement de l'esprit; et que *nul ne prend cette chair, qu'il ne l'ait premièrement adorée*: ce sont les mots de saint Augustin⁵, et le témoignage constant de la pratique de l'Église. Mais pourquoi chercher ces témoignages, quand manger, quand boire ce corps et ce sang, comme le corps et le sang de Dieu, et y attachant son espérance, c'est une si haute adoration, qu'on voit bien qu'elle doit attirer toutes les autres?

Vous me dites: Pourquoi exposer? où cela est-il écrit? l'ancienne Église l'a-t-elle observé? Grossier et charnel, lequel est le plus, ou d'exposer dans l'Église le corps du Sauveur, ou le porter avec soi, et le garder dans sa maison? Et ce dernier est-il plus écrit que l'autre? Qui ne voit donc que la substance étant écrite et bien entendue par l'Église; tout le reste qui en est la suite a été diversement pratiqué, selon la sage dispensation de la même Église, pour l'édification du peuple saint?

Allons de ce pas, ne tardons pas davantage; allons adorer Jésus qui repose sur l'autel. Ah! c'est là qu'on me le garde; c'est de là qu'on me l'apportera un jour en viatique, pour me faire heureusement passer de cette vie à l'autre. Pain des voyageurs, qui serez un jour le pain des compréhenseurs, le pain de ceux qui vivront dans la céleste patrie, je vous adore; je crois en vous; je vous désire; je vous dévore en esprit: vous êtes ma nourriture, vous êtes ma vie.

LVII^e JOUR.

Le sacrifice.

A Dieu ne plaise que nous oublions la sainte action du sacrifice, et le mystère de la consécration! Je vois un autel; on va offrir un sacrifice, le sacrifice des chrétiens; le sacrifice et l'oblation

¹ *Luc. VIII, 43, 44, 47.* — ² *Ibid. XVII, 5.* — ³ *Enar. in Ps. CXVIII, n. 9.*

pure, dont il est écrit, qu'elle devait être offerte depuis le soleil levant jusques au couchant¹. Ce n'est plus ce sacrifice qui ne devait être offert que dans le temple de Jérusalem, et en un lieu particulier choisi de Dieu: c'est un sacrifice qui doit être offert parmi les gentils et dans toutes les nations de la terre. Où est donc l'appareil du sacrifice? où est le feu? où est le couteau? où sont les victimes? Cent taureaux, cent génisses ne suffiraient pas pour exprimer la grandeur de notre Dieu. On offrait aux faux dieux mêmes des hécatombes, c'est-à-dire des bœufs par centaines: je ne vois rien de tout cela.

Quelle simplicité du sacrifice chrétien! Je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ: et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair, d'où viendra ce sang? Il se fera de ce pain et de ce vin: une parole toute-puissante viendra qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang: tout ce qui sera proféré par cette parole, sera dans le moment ainsi qu'il aura été prononcé; car c'est la même parole qui a fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut dans le ciel et dans la terre. Cette parole prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps, et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres: *Faites ceci*: et ses apôtres nous ont enseigné qu'on le ferait *jusqu'à ce qu'il vint*: *DONEC VENIAT*²; jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ, aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu! ils sont sur l'autel ce même corps, ce même sang; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille! C'est une merveille pour nous; mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu, accoutumé à faire tout par sa parole. *Tu es guéri*³: on est guéri: *Tu es vivant*⁴: on vit, et la vie qui s'en allait est rappelée. Il dit: *Ceci est mon corps*: ce n'est plus du pain; c'est ce qu'il a dit: il a dit: *Ceci est mon sang*: ce n'est plus du vin dans le calice, c'est ce que le Seigneur a proféré; c'est là son corps, c'est le sang; ils sont séparés; oui, séparés; le corps d'un côté, le sang de l'autre: la parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps, et rien là que le sang: si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité: car depuis ce temps-là il ne meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus, qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il

a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents: le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps?

Mais comment ce corps, comment ce sang? Cela se peut-il? et un corps humain peut-il être sous cette mince étendue? Qui en doute, si la parole le veut? La parole est toute-puissante: la parole est l'épée tranchante, qui va aux dernières divisions; qui saura bien, si elle le veut, ôter à ce corps ses propriétés les plus intimes, pour ne nous en laisser que la nue et pure substance: car c'est cela qu'il me faut; c'est à cette pure substance que le verbe divin est uni; car son union est substantielle; son union se fait dans la substance: celle qu'il veut avoir avec moi, se fera aussi par la substance de son corps et de son sang: il l'a dit; et cela est fait dans le moment.

Mais je ne vois rien de nouveau sur cet autel! Je le crois bien; la parole sait ôter au sens tout ce qu'elle veut, lorsqu'elle veut exercer la foi. Jésus-Christ, quand il a voulu, s'est rendu invisible aux hommes: il a passé au milieu d'eux sans qu'ils le vissent: deux disciples, à qui il parlait, ne le conquirent qu'au moment qu'il le voulut: Marie le prit pour le jardinier jusqu'à ce qu'il l'eût réveillée, et lui eût ouvert les yeux par sa parole. Il entre, il sort; et on ne le voit ni entrer ni sortir: il paraît, il disparaît comme il lui plaît. Qui doute donc qu'il ne puisse nous rendre invisible en lui par lui-même ne le serait pas? La parole, ce glaive tranchant, est venue, et a séparé de ce corps et de ce sang, non-seulement tout ce qui pourrait les rendre visibles, mais encore tout ce par où ils pourraient frapper nos autres sens.

Mais je vois tout ce que je voyais auparavant; et si j'en crois mes sens, il n'y a que pain et que vin sur cette table mystique. Le pain y est-il? le vin y est-il? Non; tout est consumé. Un feu invisible est descendu du ciel: la parole est descendue, a tout pénétré au dedans de ce pain et de ce vin: elle n'a laissé de substance sur la table sacrée, que celle qu'elle a nommée; ce n'est plus que chair et sang. Et comment? La parole est toute-puissante; tout lui a cédé, et rien n'est demeuré ici que ce qu'elle a énoncé: ce feu a tout changé en lui-même: la parole a tout changé en ce qu'elle a dit.

Mais je vois le même extérieur? Oui, parce que la parole n'a rien laissé que ce qui lui était nécessaire pour nous indiquer où il fallait aller prendre ce corps et ce sang, et tout ensemble pour les couvrir à nos yeux. Les anges ont apparu en forme humaine: le Saint-Esprit même s'est manifesté sous la forme d'une colombe: la parole veut que le corps de Jésus-Christ nous apparaisse sous les espèces du pain, parce qu'il fallait un signe pour nous annoncer où il fallait l'aller prendre: ce qu'elle veut, s'accomplit. Elle a consumé toute la substance; ce que vous voyez est comme la cendre que

¹ *Malach. I, 11.* — ² *I. Cor. XI, 24, 25, 26.* — ³ *Marc. V, 34.* — ⁴ *Joan. XI, 43, 44.*

ce feu divin a laissée : mais plutôt ce n'est pas la cendre, puisque la cendre est une substance, et ce qui reste de cet holocauste n'est que l'enveloppe sacrée du corps et du sang : c'est enfin ce que la parole a voulu laisser pour nous marquer la présence occulte, quoique véritable, de ce corps et de ce sang de Jésus-Christ, qu'elle voulait bien mettre là en vérité et en substance, mais qu'elle ne voulait montrer qu'à notre foi. N'en disons pas davantage? car tout le reste est incompréhensible, et n'est vu que de celui qui l'a fait.

Voilà le signe que Jésus-Christ nous a laissé, signe auquel nous reconnaissons qu'il est véritablement présent. Car la parole nous le dit; et il ne faut pas être en peine de la manière dont elle exécute ce qu'elle prononce : il ne faut songer qu'à ce qu'elle signifie. Car elle a en elle-même une vertu pour faire tout ce que veut celui qui l'envoie. *Il a, dit-il, envoyé sa parole, et elle les a guéris, et elle les a arrachés des mains de la mort¹. Sa parole ne revient point inutile : elle fait tout ce qu'il a ordonné².* Entendez donc encore un coup cette parole : *Ceci est mon corps*. S'il avait voulu laisser un simple signe, il aurait dit : Ceci est un signe : s'il avait voulu que le corps fût avec le pain, il aurait dit : Mon corps est ici. Il ne dit pas : Il est ici, mais *Ceci l'est* : par là il nous définit ce que c'était, et ce que c'est. Quand on vous demandera : Qu'est-ce que ceci? il n'y a qu'un mot à répondre : C'est son corps; la parole a fait cette merveille.

Elle n'en demeure pas là. Sortie de la bouche du prêtre comme de celle du Fils de Dieu, elle a fait sur le saint autel ce changement prodigieux : elle tourne ensuite sa vertu sur nous tous, qui assistons au sacrifice : elle éteint en nous tous nos sens : nous ne voyons plus; nous ne goûtons plus, par rapport à ce mystère. Ce qui nous paraît pain, n'est plus pain : ce qui nous paraît vin, n'est plus vin : c'est le corps, c'est le sang de Jésus-Christ. Nous n'en croyons plus le jugement de nos sens; nous en croyons la parole : elle a tout changé, et nous-mêmes nous ne sommes plus ce que nous étions, des hommes assujettis à leurs sens, mais des hommes assujettis à la parole. En cet état nous approchons du saint autel : Venez, le désiré de mon cœur! *SITIVIT IN TE ANIMA MEA : mon âme a soif de vous : en combien de manières ma chair vous désire-t-elle³!* Oui, ma chair prend part au désir de l'âme : car c'est en elle que s'accomplit ce qui cause à l'âme ces transports. *Mon cœur et ma chair se réjouiront dans le Dieu vivant⁴ : tous mes os crieront : Seigneur, qui est semblable à vous⁵?* Qui vous est semblable en puissance? Mais qui vous est semblable en bonté et en amour?

LVIII^e JOUR.

Simplicité et grandeur de ce sacrifice.

Que le sacrifice des chrétiens est grand, qu'il est auguste! mais qu'il est simple! qu'il est hum-

¹ Ps. CVI, 20. — ² Is. LV, 11. — ³ Ps. LXII, 2. — ⁴ Ibid. LXXXIII, 3. — ⁵ Ibid. XXXIV, 10.

ble! Un peu de pain, un peu de vin, et quatre paroles le composent! Je reconnais le caractère du Seigneur Jésus. Qui voyez-vous? un homme : Qui croyez-vous? un Dieu. Saint Paul dit : *Qui mangera ce pain¹?* il ne parle que de pain, direz-vous. Il parle de ce qui paraît, et il se plaît à marquer ce qu'il y a d'humble, de commun, de familier dans ce sacrifice; mais pénétrez la simplicité de cette parole; voyez ce qui suit, ce qui précède : vous entendrez alors quelle force, quelle grandeur il y a dans cette parole : *Qui mange ce pain*. Car ce pain, c'est-à-dire, ce pain fait corps : ce pain en apparence, mais corps en effet; ce pain par qui un autre pain, et le vrai pain de vie éternelle, nous est donné. Voilà ce que veut dire ce pain. Il faut entendre de même le calice du Seigneur. Les calices qui ont servi à l'eucharistie ont été des matières les plus précieuses, et cela dès l'origine du christianisme, et même durant le temps des persécutions et de la pauvreté de l'Église. Je ne m'en étonne pas : Jésus-Christ nous a fait entendre de quoi son corps était digne, quand il a permis et approuvé qu'on employât tant de parfums exquis, non-seulement à l'honorer pendant sa vie, mais encore à l'poindre après sa mort.

Mais quoiqu'il approuve ces choses, et que son Église les imite, elle n'est point attachée à cet appareil extérieur. La persécution lui peut ôter l'or et l'argent, dans lesquels elle sert le Fils de Dieu; peut-elle lui faire perdre la richesse de son sacrifice? Non : un peu de pain, un peu de vin lui peuvent fournir de quoi offrir à Dieu le plus auguste sacrifice, et de quoi donner à tous les fidèles le plus magnifique repas. Voilà les vraies richesses de l'Église : les autres non-seulement lui peuvent être ôtées; mais elle-même elle s'en est souvent dé faite. Elle a loué ses évêques, qui, pour assister les pauvres, se réduisaient à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier, et son sang dans un simple verre; ceux qui employaient les vaisseaux sacrés à racheter les captifs, à acheter de la place pour enterrer ses morts. Il faut donc avoir du zèle pour honorer les mystères, et ni l'or ni les pierreries ne doivent point être épargnés pour exciter la révérence des peuples. Mais cependant n'oublions jamais que ce qu'il y a de vraiment riche dans ce sacrifice, c'est ce qui est le plus caché, le plus humble. Mais que fait là Jésus-Christ! Je ne vois pas qu'il y fasse rien qui soit digne de lui. C'est cela même qui est grand : car c'est par là qu'il fait voir que toute sa grandeur est en lui-même : c'est en cela qu'il fait voir que toute sa grandeur, aussi bien que toute notre félicité, est dans sa mort. Plus il est anéanti, plus il est mort, plus il nous transporte sa vie. Digne mémorial d'un Dieu, qui s'est anéanti lui-même.

LIX^e JOUR.

L'Agneau devant le trône de Dieu. Apoc. v, 6.

Les cieus s'ouvrent : je perce au dedans du voile :

¹ I. Cor. XI, 27.

j'entre dans le sanctuaire éternel, et j'y vois avec saint Jean, devant le trône, *l'Agneau comme tué, et autout les vingt-quatre vieillards vénérables¹*. C'est ce que je vois dans le ciel, c'est ce que je vois dans la terre. Là Jésus comme mort, comme tué, avec les cicatrices de ses plaies, au milieu de ses saints : ici le même Jésus encore comme tué, et revêtu des signes sacrés de la mort violente qu'il a soufferte, environné de part et d'autre de l'assemblée de ses prêtres. Que nous dit saint Paul, de ce Jésus considéré dans le ciel? *Qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu : qu'il est dans le ciel toujours vivant, afin d'intercéder pour nous²* : qu'il intercède pour nous par sa présence. Et que dirons-nous, à son exemple, de ce Jésus posé sur le saint autel, sinon que sa seule présence, et la représentation de sa mort, est une intercession perpétuelle pour le genre humain?

Accompagnons donc cette action de saintes prières : chargeons de nos vœux Jésus-Christ présent. Nous ne prions que par Jésus-Christ : le voilà présent : prions donc par lui plus que jamais. Agneau sans tache, Agneau qui ôtez les péchés du monde, détournez les yeux de votre Père de dessus mes péchés. Je comparais devant son trône, et j'en vois sortir des éclairs et des tonnerres³, et des voix terribles et fulminantes contre moi, contre mes crimes. Où me cacherais-je? je suis perdu, je suis foudroyé. Mais je vous vois entre deux, Agneau sans tache! Vous arrêtez ces foudres, et le feu de la justice divine s'amortit devant vous : je respire, j'espère, je vis. Mais cet Agneau doux et paisible me dit devant ce trône : *Allez, et ne péchez plus⁴* : il ne pardonne qu'à cette condition.

LX^e JOUR.

Jésus notre victime donné à la croix, donné dans l'eucharistie. Luc. XXII, 19, 20.

Que je trouve de douceur à méditer votre parole! que j'en trouve dans cette parole, par laquelle vous établissez et continuez ce banquet, qui est en même temps un sacrifice! Je ne me lasse point de la méditer : je la considère de tous côtés : je la rumine, pour ainsi parler, et je la passe et repasse sans cesse dans ma bouche pour la goûter, pour en tirer tout le suc : *Ceci est mon corps donné pour vous ; en temps présent : qui se donne : Ceci est mon sang répandu pour vous⁵*; dans le même temps : *qui se répand*. Saint Matthieu parle ainsi, saint Marc, saint Luc, saint Paul : quatre témoins parfaitement uniformes de votre parole. Tous quatre parlent en présent ; cela est clair dans l'original, et l'interprète latin qui a traduit au futur : *sera livré, sera répandu*, par rapport à la croix, où ce corps allait effectivement être livré, et où ce sang allait être répandu, a conservé dans saint Luc le temps présent : *HOC CORPUS, QUOD PRO VOBIS DATUR* : afin que nous entendissions, non-seulement que Jésus-Christ en disant : *Ceci est mon corps*, l'enten-

¹ Apoc. v, 6. — ² Heb. IX, 24; VII, 25. — ³ Apoc. IV, 5. — ⁴ Joan. VIII, 11. — ⁵ Luc. XXII, 19, 20.

dait de ce même corps qui allait être livré pour nous; mais encore qu'il entendait que ce même corps, qui allait être livré et donné pour nous, l'était déjà par avance dans la consécration mystique, et le serait à chaque fois qu'on célébrerait ce sacrifice. Croyons donc, non-seulement que le corps de Jésus-Christ devait être donné pour nous à la croix, et l'a été en effet; mais encore qu'à chaque fois qu'on prononce cette parole, il est par cette parole actuellement donné pour nous : *HOC CORPUS, QUOD PRO VOBIS DATUR*.

Il veut donc dire que ce corps non-seulement nous est donné dans l'eucharistie : *Prenez; mangez : ceci est mon corps¹* : mais encore qu'il y est donné pour nous, offert pour nous, aussi bien qu'il l'a été à la croix : ce qui marque qu'il est encore ici notre victime, qu'il y est encore offert, quoique d'une autre manière. Ainsi ce terme : *donné pour vous*, se dit de Jésus-Christ sur la croix, et se dit de Jésus-Christ dans l'eucharistie; et convient à ce double état de notre Seigneur du corps présent dans l'un et dans l'autre. C'est pourquoi le Sauveur non-seulement parle en temps présent, pour nous montrer qu'il est ici comme en la croix, se donnant actuellement pour nous; mais encore il choisit un terme qui convient à son sacré corps dans ces deux états. S'il avait dit : Ceci est mon corps, qui est crucifié, percé de plaies, mis à mort pour vous; on ne pourrait pas dire que cela lui convient dans l'eucharistie; car il n'y meurt plus : et il faudrait expliquer nécessairement et uniquement : Ceci est ce même corps, qui sera mis en croix pour vous, et y rendra le dernier soupir pour votre salut. Mais il a dit : *Ceci est mon corps donné* : cela convient à ces deux états; ce corps est donné à la croix; ce corps est encore donné dans l'eucharistie : et, dans l'un et dans l'autre état, donné pour vous. Dès-là qu'il est dans l'eucharistie pour vous y être donné, il est donné pour vous : avant que de vous le donner à manger, la parole de Jésus-Christ le rend présent : et cette présence est encore pour vous. Jésus-Christ est présent pour vous devant son Père; il se présente pour vous, il s'offre pour vous; et sa présence seule est pour vous une intercession toute-puissante.

Voilà donc ce qu'opère dans l'eucharistie ce précieux terme : *Ceci est mon corps donné*.

Mais peut-être que les autres termes, rapportés par les écrivains sacrés, n'ont pas été prononcés avec le même choix, et ne conviennent pas également aux deux états de la présence de Jésus-Christ. Voyons, lisons, méditons : *Ceci est mon sang répandu* : il est répandu sur la croix; mais n'est-il pas encore répandu dans le calice? N'y a-t-il pas dans ce calice de quoi faire à Dieu pour notre salut la plus salutaire effusion qui fut jamais? Ce sang est là pour être répandu sur les fidèles; il est là en état d'être répandu, et sous la forme d'une liqueur, dont le propre est de se répandre. Ce sang qui a été répandu à la croix, et qui a coulé de toutes les veines rompues du Sauveur, coule encore dans ce ca-

¹ Matth. XXVI, 26.